

Dans la diversité de notre société, être et devenir un peuple !

Vivre avec l'autre, l'étranger qui est différent de moi, n'est plus de l'ordre du choix pour beaucoup d'entre nous. C'est une réalité incontournable. C'est tous les jours que je suis amené à faire avec l'autre, celui qui m'est différent, un bout de chemin, un bout d'histoire dans le quartier, l'école, le travail, les associations, partis politiques, loisirs, syndicats, commerce, en Église, en mouvement. Qu'est-ce que nous y devenons ?

Défi et chance

Cette réalité du 'vivre avec l'autre' met au défi l'humanité de la société et l'humanité de chacun de nous. Et elle pose une question grave : *qu'est-ce que nous voulons faire ensemble de la vie qui nous est donnée, qu'est-ce que nous voulons et acceptons de devenir ensemble ?*

Ce vivre-ensemble avec l'autre est une chance que nous sommes invités à saisir... chance pour chacun de nous de devenir *humains les uns avec les autres*, chance pour notre société de devenir *humaine* par l'apport des diversités rendues richesses au service d'une même humanité.

Du vivre-ensemble... à la rencontre : une réalité qui ne va pas de soi

Le défi qui est ainsi posé à notre humanité et la chance que nous sommes invités à saisir sont sans objet si nous *ne rencontrons pas* les personnes avec qui nous vivons. Une chose est de vivre-avec, même sans l'avoir choisi ; une autre est de rencontrer *et d'accepter d'entrer en communication, en relation avec l'autre qui m'est différent...* pour passer de l'indifférence à la découverte de celui que je vois tous les jours.

Ce passage du vivre-ensemble à la rencontre / découverte de l'autre ne va pas de soi aujourd'hui. Quand l'autre, l'étranger, est rencontré dans un contexte de précarité, de dérégulation des mœurs, de dégradation des espaces collectifs, de violence, de rupture du lien social alors il devient une *épreuve* supplémentaire dont il faudrait se libérer. Il peut même être accusé de tous les maux de la société !

On entend des expressions de cette peur de l'autre : « On n'est plus chez-nous... » ; « Il y en a partout... », etc. Comme si l'on disait « Je n'ai plus de repères qui me permettent de vivre sans peur de l'autre dans un milieu, sur un terrain, dont je ne peux pas m'en aller ».

Devant le choc brutal de l'incompréhension, de la diversité, du refus même des différences, au cœur de l'inhumanité de notre tissu social et culturel si souvent déchiré, pouvons-nous dire qu'il y a rencontre ? Pouvons-nous reconnaître que « je rencontre l'autre », le reconnaissant comme un autre homme ou femme que moi ? Comme un égal en dignité, en projet d'avenir... comme un frère, si nous nous situons en chrétiens ?



D.R.



Dans un contexte de diversité culturelle et religieuse

La France d'aujourd'hui, la France réelle et non celle des fantasmes, est la France où 16 millions de nationaux (de Français) sont soit des immigrés naturalisés, soit des enfants ou des petits-enfants d'immigrés. A eux s'ajoutent presque quatre millions d'étrangers, de non-français, venus des quatre coins du monde.

Trois évidences peuvent caractériser cette réalité qui est la nôtre :

- La société française vit, se construit par la rencontre d'hommes et de femmes de toutes origines, langues, religions et cultures.

- La pluralité de la société tend à devenir **interculturalité** par le travail naturel des cultures les unes avec et par les autres.

- La culture française, expression de la transformation historique de la société, n'est plus chimiquement pure, et ceci depuis bien longtemps ! Elle est, en quelque sorte, métissée !

Par le vivre-ensemble et par le mélange de personnes si diverses et en même temps semblables, les cultures entrent en action les unes avec les autres, les unes par les autres. Ce mélange n'est pas seulement de l'ordre du multiculturalisme vécu, mais plutôt de l'ordre d'une sorte de métissage culturel qui ouvre... à une nouvelle culture ou à une culture toujours en devenir.

Cette réalité - cette identité de la société française - indique un chemin, un avenir commun dont nous sommes tous responsables. C'est l'horizon vers lequel convergent ou doivent converger tous ceux et celles qui vivent et travaillent dans ce pays et ceci au cœur de la violence propre à toute rencontre des cultures. Or, les migrations, dans notre pays, sont l'un des lieux où se condensent les formes les plus violentes des relations inter-humaines.

Ayant pris conscience de ce bouillon culturel dans lequel nous nous trouvons, chacun de nous - étranger vivant en France ou Français n'ayant jamais voyagé - que devenons-nous, dans cette société ?

Quelle conscience avons-nous de nos transformations de mentalité, de manière d'être, de vivre, de penser et aussi de croire ?

Qui sommes-nous, qui sont les autres, quelle société et quel vivre-ensemble souhaitons-nous et, pour les chrétiens, de qui sommes-nous témoins et acteurs ?

De quel Dieu parlent nos vies ?

De quelle fraternité ?

Pour répondre à ces questions qui sont celles de notre société et celles des chrétiens, et donc des membres de l'ACO, il est important de regarder nos diverses manières de rencontrer l'autre, d'entrer en relation avec celui qui est différent.

Quatre étapes pour comprendre notre devenir par la rencontre avec l'autre différent

Plusieurs étapes ont marqué et marquent toujours les modes habituels de la rencontre avec l'autre différent. Elles coexistent toutes encore dans notre société... et dans notre Eglise et probablement dans le mouvement.

A. Dans cette étape? on entend dire : « Ils ne sont pas d'ici, ils repartiront chez eux ! » L'immigration est considérée de passage. Les étrangers ne sont là que pour un temps. On vit en société et en Eglise **SANS les migrants**. Ils sont trop différents... inassimilables. C'est la période des boucs émissaires... responsables de tous les maux de la société. C'est l'étape du « Vivons ensemble avec nos ressemblances », ou alors... « Depuis le temps qu'ils sont là, ils n'ont qu'à faire comme tout le monde ». Le rapport à l'autre est un **rapport de refus et d'exclusion de l'autre, de l'étranger**. La rencontre de l'autre se fait sous le mode de la négation de la différence. Chacun vit dans son coin. Et si par hasard l'autre veut me devenir proche, il faut qu'il soit comme moi, **qu'il s'assimile à moi**. Nous sommes dans **une logique d'exclusion**.

B. Dans cette étape on entend dire : « Ils vivent ici... ils ont des besoins, des droits... on fait pour... ». En Eglise et en société on fait **POUR les migrants**. Ils s'installent, leur projet de vie change. C'est la période de la lutte pour leurs droits, pour que leurs différences, leurs diversités existent, pour qu'ils soient reconnus. On proclame alors : **Vivons ensemble avec nos différences**. Cette volonté d'insérer les différences dans le tissu social désigne l'accueil de l'étranger sans confiscation de son identité ni de son autonomie. Chacun apporte sa différence et il l'insère dans l'ensemble, les uns juxtaposés aux autres. Les uns à côté des autres et l'autre restera toujours méconnu. Le rapport à l'autre est un **rapport d'indifférence dans une logique de minorité dans la majorité**.

C. Nouvelle étape : « Ils deviennent d'ici, on fait avec eux et eux avec nous ». On vit et on fait société et Eglise **AVEC les migrants**. Même de manière imparfaite, cette étape est marquée par la place que les immigrés prennent de plus en plus au sein de la société et de l'Eglise ; par la possibilité de **vivre et de devenir ensemble avec différences et ressemblances**.

Le rapport à l'autre vécu dans cette étape, en Eglise et dans la société, est un **rapport d'altérité**. On reconnaît l'autre dans la réciprocité, avec ses différences et ses ressemblances, dans un donner et recevoir, sans réduire l'autre à moi, **dans une logique d'égalité**. Je découvre que l'autre est inassimilable à moi, parce qu'il est tout simplement un autre semblable et différent, un **autre comme moi je suis moi et pas lui**. Nous nous découvrons liés, l'un à l'autre, par une même destinée. Mais l'autre ne sera jamais moi.

On dit que l'étranger est en phase d'intégration et que la société (et l'Eglise), elle aussi, s'intègre à l'étranger, à sa culture, à sa manière d'être dans le monde. Le terme intégration qui surgit dans cette étape traduit une réalité à double sens (dans un devenir commun) où la participation des immigrés apparaît comme apport de richesse (matérielle, sociale, culturelle, politique, économique, religieuse, ecclésiale, etc.) à l'histoire du pays, au devenir du peuple français et où lui aussi se transforme, reçoit et s'enrichit. Les exigences sont réciproques, aussi bien pour les étrangers que pour les Français, mais les droits restent, en partie, réservés aux Français. Nous sommes ici **dans une logique d'égalité avec peu de droits... ou sans droits**.





sein de toute la société (et de toute l'Eglise). « Ils sont d'ici ; leur place est ici. La société et l'Eglise sont à eux aussi. ». Elles existent PAR les migrants. Le rapport à l'autre, dans cette toute nouvelle étape, prend les contours d'une concitoyenneté vécue dans le droit commun de la République. Nous sommes ici dans une logique d'égalité active avec des droits !

Les chrétiens dans le vivre-ensemble : passionnés pour la rencontre

Nous sommes toujours, en France, au croisement de ces quatre chemins si divers. Il ne suffit pas de faire de beaux discours sur l'accueil de l'autre, de l'étranger, sur ce franchissement de frontières, murs ou fossés. C'est une question d'humanité qui nous est posée à nous, en tant que citoyens.

Quelles chances ce vivre-ensemble a-t-il de devenir ou d'être un vivre-ensemble humain ?

La rencontre de l'autre est-elle ou pas un chemin d'avenir ?

Est-elle source d'humanisation ?

Les mêmes interrogations ainsi posées à la société, à chacun de nous dans cette société, sont posées aux chrétiens qui s'engagent dans l'humanisation du vivre-ensemble, qui se mettent en service d'humanité !

D. La dynamique d'intégration a permis de faire reconnaître la place et le rôle des populations de l'immigration dans la construction de la richesse commune - économique - mais aussi culturelle et sociale. Dans la pratique, cependant, elle laisse dans l'ombre tous ceux et celles qui n'ont pas les mêmes droits communs à l'ensemble des **citoyens français**. Peut-on, alors, dire de quelqu'un qu'il est **intégré**, par exemple d'un Algérien vivant en France depuis trente ans, qui n'a pas le droit de vote ou se fait rejeter d'un poste de travail parce qu'étranger ou qui ne trouve pas de logement parce que d'une autre couleur de peau ? La notion d'intégration laisse sans réponse toutes les questions liées aux discriminations, à l'accès à la citoyenneté et au droit commun.

Cette nouvelle étape a été ouverte par les enfants **issus des familles de l'immigration** dans leur lutte pour l'égalité des droits et de lutte contre les discriminations. Les étrangers seraient de moins en moins une catégorie à part pour être reconnus comme une **transversale** au

Qu'est-ce qu'ils apportent à cette rencontre du vivre-ensemble ?

De quoi donnent-ils témoignage ?

Quel sens a notre présence, celle des disciples du Christ, celle des baptisés au nom du Père, de l'Esprit et de ce Fils qui est, lui aussi, passé par la violence de la mort ?

Quel sens chrétien a notre présence de citoyen ? Qu'est-ce que dans ces lieux nous annonçons ? Le triomphe de la vie sur la mort, la résurrection du Christ est-elle ouverte par notre engagement dans notre monde où se développent écarts et différences, replis et exclusions, cloisonnements et frontières ?

Le théologien Jacques Audinet, parlant de la présence active, réelle et visible des chrétiens dans ces lieux de vie ensemble, dit qu'elle doit être perçue comme une présence d'espérance. C'est l'horizon - cet avenir commun - vers lequel nous croyons que chemine l'humanité : vers la plénitude d'une vie à la fois promise et déjà là ! C'est l'horizon du Royaume - cette dynamique de vie, de résurrection, dont nous avons à témoigner.

En conclusion, l'appel qui nous est adressé aujourd'hui est celui de faire advenir la passion pour la rencontre d'hommes et de femmes de culture, de langue et d'origine différentes au cœur de nos communautés chrétiennes rassemblées, mais surtout au cœur de notre société. Comme le dit la lettre aux catholiques de France, « C'est au milieu des fractures de l'humanité que l'Église a pour mission d'inscrire la puissance de réconciliation donnée par la mort et la résurrection du Christ ». En fait, je suis invité à me rendre compte que rencontrer l'autre, sous le mode de l'altérité, donne un sens particulier au vivre-ensemble. Avec lui, avec cet autre, le vivre-ensemble me rend responsable de lui, de sa destinée qui est notre destinée commune.

Avec lui, je suis responsable de me mettre, de nous mettre en service d'une humanité en chemin. Ce n'est plus mon humanité à moi qui est en jeu. C'est notre humanité commune.

José da Silva
Service National
de la Pastorale des Migrants

(à partir d'un exposé, réalisé en avril 2005, à la demande de la Pastorale des Migrants et de la Mission ouvrière de Rouen).



Pour aller plus loin :

- Documents
 Episcopat 7/8
 2004 : « Quand
 l'étranger frappe à
 nos portes », les
 fiches B2 et C1
 parmi d'autres.
 Toujours disponi-
 ble au SN Pastora-
 le des Migrants,
 269 bis, rue du Fg
 Saint Antoine
 75011 Paris -
[snpm@eglisemi-
 grations.org](mailto:snpm@eglisemi-grations.org) - au
 prix de 8 € franco
 de port.

- Le temps du
 m é t i s s a g e ,
 Jacques Audinet,
 Ed. Atelier, 1999.



Une expérience particulière

**Pour illustrer cet article, voici le témoignage
 d'une équipe ACO Franco-Capverdienne,
 à Méru, dans l'Oise.**

Au départ, notre équipe se composait uniquement de Français. Puis, au fil du temps, plusieurs couples ont abandonné pour diverses raisons.

Depuis plusieurs années, nous avons tissé des liens amicaux avec plusieurs familles capverdiennes, notamment avec les parents de filles capverdiennes en JOC et avec des personnes qui ont préparé leur confirmation avec le Père Arsène, aumônier de l'équipe.

Notre équipe se compose donc d'une dizaine de Capverdiens (Maria et Armando, Maria et Joao, Géraldina et Domingos, Clémentine et Armelindo, Maria-Rosa et José âgés de 39 à 56 ans) et d'un couple de Français (Sylviane et Christian, 54 ans), accompagnés par le Père Arsène.

Armando est agent de technique aux foyers AFTAM de Méru et Creil. Son épouse, Maria, est agent de service au foyer AFTAM de Méru (où ils ont un logement).

Les autres hommes capverdiens de l'équipe travaillent dans le bâtiment, et les femmes font des ménages. Christian est vendeur en quincaillerie, et son épouse, Sylviane, a renoncé à trouver du travail dans sa branche, le secrétariat.

Domingos, qui travaille dans le bâtiment, est délégué de la sécurité et secouriste dans l'entreprise. Il est syndiqué CGT. Armando est délégué du personnel. Christian est engagé dans « Vie Libre », et Sylviane dans divers mouvements de la Paroisse (Secours Catholique, JOC, etc.), et est visiteuse à l'hôpital (VMEH).

Les rencontres d'équipe

Les réunions d'équipe sont préparées souvent par Arsène et Sylviane (responsable de l'équipe), parfois avec Maria Corréia. Nous utilisons souvent Témoignage.

Au cours de la révision de vie, « on se raconte ce que l'on fait, les copains-copines, ceux qu'on invite. On parle de la famille, du pays, des enfants, de la religion. On parle des copains qu'on a aidés, de ce qui ne nous plaît pas. On prend des nouvelles de notre pays, de Faurécia (entreprise de Méru). »

A chaque fois, on essaie de voir comment Jésus Christ est là.

Maria : « On pense que Jésus Christ est avec nous pour nous encourager, pour nous aider. En réunion, on y pense, on prie (le Notre Père). Nous trouvons des prières dans la Bible, dans Témoignage. »

Nos amis Capverdiens ont des problèmes avec la langue française qu'ils ne maîtrisent pas bien. Maria ne peut pas monter au niveau 3 (elle aurait un meilleur salaire) parce qu'elle ne sait pas lire ni écrire le français. Elle a dit à son patron que ce n'est pas parce qu'elle ne sait ni lire ni écrire français qu'elle ne sait pas travailler.

Domingos : « Nous, on nous donne les places les plus basses, qui sont les plus dures, parce qu'on trouve que nous ne sommes pas capables de faire mieux. »

Armando : « Dans notre équipe ACO, on s'entend bien. On a la même religion. On se comprend. »

Maria : « Nous, on n'élève pas nos enfants pareil. Les nôtres ont moins de liberté (surtout les filles). »

Joao : « On trouve que les blancs sont toujours au-dessus de nous. »

Armando : « Notre fils Euclide devait changer de poste et faire des devis. Le patron a dit qu'on ne peut pas mettre un noir à ce poste ! Dans mon travail, les blancs, au bout de quelque temps, ils sont toujours au-dessus de moi. Les Africains, même s'ils ont un diplôme, c'est dur pour eux de trouver du bon travail. En France, je ne suis pas assez libre dans mon travail. Le chef me donne une feuille avec tout ce qu'il y a à faire. »

Que disent-ils, les uns et les autres, de cette expérience particulière en ACO ?

Armando : « Pour moi, ça me soulage un peu, cette réunion, parce qu'on parle de beaucoup de choses. C'est très intéressant, on raconte ses difficultés. »

Maria : « On a de la chance de vous trouver pour exprimer tout ce qu'on a dans notre cœur. »

Les pratiques religieuses sont-elles différentes ?

« Ici, ce n'est pas comme au pays. Là-bas, la messe, c'est tous les jours. Nous, on y va tous les dimanches. »

Joao : « Là-bas, c'est très différent. Les prêtres ne disent pas

bonjour, et ne viennent pas chez les gens. »

Armando : « Au pays, tous les soirs, on se réunit pour prier. Ici, on a commencé pendant plusieurs années, mais on a arrêté depuis deux ans. »

Maria, Sylviane, Arsène

Et nous ? Qu'est-ce que ces articles nous ont fait découvrir de ce chemin d'avenir à construire ensemble, Français de souche et Français d'origine étrangère ou personnes n'ayant pas la nationalité française, en s'appuyant sur nos différences et nos ressemblances ?

A quoi nous appellent-ils ?

Si vous avez une expérience de vécu ensemble en ACO, acceptez-vous d'envoyer votre témoignage à Repères afin de poursuivre cette recherche ?

(reperes@acofrance.fr ou 7 rue Paul Lelong 75002 Paris).

Merci !



D.R.